

Passage à l'acte

Martine Merlin-Dhaine

Sans rien dire, elle est sortie.

Lui n'a pas bougé. Adossé à la cheminée, il a enregistré le rythme de ses pas dans le couloir : exaspérés, désespérés ? Il n'a pas pu trancher. Il a perçu le grincement de la porte qu'elle ouvrait. Y mettre quelques gouttes de dégrissant demain, il s'est dit. Et puis plus rien.

Quelle conne, elle n'a pas refermé la porte. Sur le seuil, il s'est pris une bourrasque de neige dans la figure, a grogné en sentant le vent glacé lui fouetter le corps. Il a fermé la porte à double tour et laissé la clé dans la serrure.

Avec le froid qu'il fait, laisser la porte ouverte. N'importe quoi ! Son ridicule anorak, presque une taille d'enfant, était pendu à la patère.

Faut vraiment être conne, laisser grand ouvert en plein hiver et sortir en pull.

Et c'est à ce mot, - conne - qu'il ne formule jamais à voix haute, qui lui est sorti comme un crachat, qu'il a mesuré son degré d'exaspération.

De retour dans le salon, il a remis une bûche dans la cheminée et s'est servi un verre de whisky pour chasser le coup de froid de

l'entrée. Il s'est assis dans son fauteuil, s'est laissé flotter dans la chaleur en dégustant le silence, son verre d'alcool à la main.

Ce silence. Juste les quelques craquements de la charpente, le langage sobre des vieilles poutres, la pénombre, les jeux de lumière du feu de bois, voilà ce qu'il aimait ici, dans son chalet loin de tout. Il a étalé son corps, resserré le gros gilet de laine sur sa poitrine, posé délicatement ses pieds sur la table basse en soupirant d'aise. Ce silence, il le goûtait à petites gorgées au même rythme que l'alcool, la tête bien calée dans le dossier du fauteuil, son fauteuil.

Le silence lui était essentiel, il avait toute sa vie détesté les villes bruyantes, les voix aigres, les gens bavards, les importuns geignards, les enfants surtout, surtout ceux à qui les parents laissent le champ libre pour qu'ils puissent abrutir sans limite l'entourage avec leurs cris suraigus et leurs jeux débiles.

Il avait fréquenté quelques femmes, les avait choisies discrètes, avec un goût prononcé pour les plus réservées, timides même. Le physique lui importait peu.

Le bon moment pour s'en séparer, il le repérait à quelques signes flagrants, les mêmes toujours. Elles se ressemblaient toutes. Il arrivait inmanquablement, au bout de quelques mois, une limite invisible où elles ne savaient plus se tenir, avaient pris assez d'assurance pour venir lui demander des comptes et, toutes, lui reprocher ses absences ou son manque d'intérêt pour elles et de faire chambre à part. Et là, les vaines discussions, les voix qui grimpaient à l'aigu, les sous-entendus mesquins, jusqu'aux silences gonflés de rancœur lui faisaient aux oreilles un vacarme assourdissant, insupportable, qu'il tranchait par une rupture nette, définitive, parfois, si nécessaire, avec quelques

mots durs mais sans violence, jamais. Il répugnait à tout débordement. Le fait des faibles, dans son esprit.

Il avait souffert, un peu. Une fois. Souffert est de trop. Avait été désarçonné, plutôt, par une femme un peu plus âgée que lui, une scientifique belle et taciturne, fière, trop fière à son goût, mais tellement silencieuse. Sous son regard d'entomologiste, il s'était senti intéressant, sujet d'une observation savante de celle portée à une espèce rare, un intérêt méthodique, disséquant, cruel peut-être.

Il ne pouvait déterminer ce qui, de l'intérêt ou de la cruauté de cette femme, l'avait le plus fasciné. Elle l'avait quitté sans une explication au bout de deux mois de cohabitation et quelques coûts. Il s'était dit froissé d'une telle désinvolture, osant à peine s'avouer qu'il avait été perturbé pendant quelques semaines, souffrant d'un brouillage intérieur, un brouillage bruyant de sa propre personne, où perçait, surtout la nuit, un doute agaçant, un froid qui lui prenait les jambes.

Il était bel homme encore, avantage par une situation matérielle confortable, et n'avait eu aucun mal à remplacer cette femme par une autre, plus jeune, très docile. Il l'avait sélectionnée parmi d'autres pour sa douceur, une douceur presque servile qu'elle pensait, elle, être l'expression de son amour pour lui, un amour qu'elle lui manifestait par des attentions niaises, des mots doux semés partout dans la maison à son intention, sauf sur son bureau. Il le lui avait fortement déconseillé.

Durant ces trois derniers jours, elle avait haché, gâché, violenté son silence. Il la fréquentait depuis moins de 4 mois, elle n'avait pas dérogé à la règle et que cela se soit déroulé dans son chalet avait exacerbé son irritation. Alors ce soir, dans le salon

redevenu silencieux, il se sentait bien, en équilibre parfait, plein de cette intelligence calme que ses quelques amis appréciaient tant chez lui. Il s'est endormi.

Une petite sensation désagréable, de faim, l'a réveillé. Il s'est fait frire deux œufs sur une tranche de bacon, il a coupé une épaisse tranche de pain de campagne et il a mangé, à même la poêle, les fesses posées sur la table de la cuisine. Dans la poche de son pantalon, il a senti, rassuré, la clé de la voiture. La pendule marquait 23h, il a jeté un coup d'œil rapide par la fenêtre. La neige n'en finissait pas de brouiller la nuit, de s'accumuler dans les recoins en couche épaisse. Demain tout serait bloqué. Il a ressenti un petit frisson en imaginant la chute vertigineuse de la température cette nuit. Il fréquentait depuis des années ce coin perdu de montagne, appréciait la rudesse du climat, et en contraste, la douceur du chalet, sa solide structure, l'isolation parfaite qu'il avait fait renforcer au printemps dernier. Mon havre de paix, comme il aimait à se l'entendre répéter à qui s'étonnait de ce séjour sauvage.

En traversant le salon, il s'est servi un autre whisky avant de passer dans la chambre sans faire de bruit. Envie de se glisser sous la couette, de finir calmement sa grille de sudoku avant de s'endormir. Il dégustait à l'avance sa pleine nuit de sommeil, dans le silence profond, sans aucun imprévu, considérait qu'il avait droit à ces heures de calme, qu'on lui devait ce respect comme à un être d'importance pour lequel on fait taire tout le monde quand il se repose.

Il s'est brossé les dents avec soin, a enfilé son pyjama en pilou et ses chaussettes de lit avant de finir son verre. Il est passé aux

toilettes avec ce petit refrain dans la tête : faire pipi avant d'aller au lit, faire pipi avant d'aller au lit.

Il la savait là, avait repéré durant une nuit d'insomnie son profil exactement dessiné par le fil du bois de la poutre maîtresse, pile là où son regard venait se fixer une fois sa tête bien calée sur l'oreiller et, à chaque fois que, distrait ou fatigué par sa journée, il se faisait piéger par ce profil, il éteignait vite le chevet pour lui échapper.

Mais ce soir est différent, il n'éteint pas la lampe, il est prêt à défier le profil de bois sombre et il fixe la poutre. La ritournelle tourne dans sa tête : faire pipi avant d'aller au lit. Seul dans la chaleur du chalet silencieux, porte verrouillée, il se sent enfin capable ce soir d'affronter ses terreurs intimes, de repousser la main qui se glissait dans le lit, sous ses fesses et entre ses jambes, faire taire la voix de sa mère, le ton cassant, l'éclat moqueur de ses yeux. Capable de soutenir sans trembler le froid qui collait longtemps à ses jambes maigres dans le pyjama humide, tout le temps qu'elle mettait à défaire les draps mouillés, à froter le matelas en gueulant, pointant sous son nez un doigt accusateur avant la claque.

Il ne serait jamais plus l'enfant minuscule et tremblant, figé glacé dans un coin de la chambre, les deux mains sur les oreilles serrées, serrées, pour ne plus entendre les cris de celle qui le mettait nu, l'obligeait à se laver à l'eau froide sans le lâcher des yeux en riant avec une sorte gloussement sauvage dans la gorge. Ce soir, il a chassé sa peur, jeté son enfance hors de sa vie. Elle ne reviendra plus. Demain, il s'est dit, je ponce cette poutre.

Quand il s'est senti glisser dans le sommeil, il s'est vaguement souvenu de la porte fermée à double tour, de l'anorak rose suspendu dans l'entrée, mais s'est dit qu'il fallait bien ça, qu'elle le méritait, que, tout bien pesé, ça avait assez duré.

L'auteure

Martine Merlin-Dhaine, née à Lille, vit à Toulouse depuis plus de 40 ans.

A enseigné en tant que professionnelle de la communication au sein d'une équipe de sociologues pendant plus de vingt ans à l'université Toulouse - Jean Jaurès.

Auteur de plusieurs romans, nouvelles et récits publiés entre 2004 et 2020.

À bords perdus, roman, 2020

Vouloir voler, roman, Grasset, 2016

Les masques sont silencieux, récit, L'Harmattan, 2014

Rayé de la carte, roman, L'Harmattan, 2013

Le temps n'y change rien, roman (tomes 1&2), La Cerisaie, 2004/06